

**Philippe Lejeune**  
(17 avril 2015)

## **Brouillons de guerre.** **Pour une étude génétique de *Nous autres à Vauquois***

À l'origine, un paradoxe : ce livre se trouvait dans ma bibliothèque depuis mon enfance : André Pézard était un cousin germain de ma mère, et surtout il était... mon parrain. Mais jusqu'à il y a quelques années je ne l'avais pas lu, tout autobiographique qu'il fût ! Jeune, j'avais été rebuté par ces histoires d'anciens combattants, et par le contraste entre une expression si raffinée et la violence des faits. L'homme m'impressionnait. En 1981, dans le cadre d'une enquête sur l'histoire de notre famille, je suis allé l'interroger longuement. Nous avons parlé de tout... sauf de la guerre de 14. Je n'avais pas lu son livre, et il n'en parlait jamais. D'où ma stupeur, il y a quelques années, en découvrant enfin ce beau récit : rien d'un livre d'ancien combattant, mais l'histoire d'une aventure spirituelle : la guerre comme occasion de découverte, dans les rapports humains, de l'authenticité (on ne triche pas face à la mort) et de l'amitié. « Il sera beaucoup pardonné à cette guerre, pour les amitiés que nous y avons faites, et la joie d'être amis » (13 août 1916). Après un an et demi au front, principalement à Vauquois, une butte stratégique à l'ouest de Verdun, André Pézard a été blessé sur le front de la Somme en septembre 1916. Il ne termine pas son livre sur le récit de sa blessure, mais par une méditation sur l'amitié et par un adieu navré et nostalgique à la guerre :

En prononçant ton nom, des Francs, ou le tien, Fairise, ou bien votre nom, Chalchat, une parole affectueuse qu'on me dirait, et ma réponse, m'ôteraient d'un coup la force de ne pas pleurer.

Je dis à mi-voix « MES AMIS MORTS », et le battement de mes lèvres fait mouvoir des sanglots.

Laissez-moi dire ceci lentement comme est lente une pensée endolorie ; laissez-moi dire lentement, comme tombent, à regret, de chères syllabes meurtries : « Adieu, ma pauvre guerre ! » Et c'est tout.

– *Adieu, ma pauvre guerre.*

Le livre n'anticipe jamais, ne généralise pas, mais colle au vécu de manière impressionniste et musicale. Divisé en parties et en chapitres, comme un feuilleton qui avancerait, alors qu'il décrit un tragique sur-place, il nous fait entrer par petites touches (beaucoup de descriptions, quelques portraits, de rares dialogues) dans l'expérience de la guerre vécue au jour le jour, avec ses incroyables, immenses horreurs, mais aussi les saveurs de la vie, d'autant mieux goûtées. Présenté comme un journal, ce récit discontinu a un rythme étudié et ses descriptions sont souvent de vrais poèmes en prose. On a peine à croire qu'il ait été écrit, tel quel, dans les tranchées. Et pourtant, à une ou deux reprises, on voit le narrateur et ses amis faire allusion à ses carnets et même discuter, une fois, du titre du futur livre ! « Ce que vous griffonnez tout le temps dans votre carnet jaune c'est pour faire un bouquin, vous aussi ? », lui demande son ami Chalchat (21 mars 1916). Et les deux copains de plaisanter sur le titre du dit bouquin : pourquoi pas « *Vauquois, ou la Colline expirée* » ?

D'où deux curiosités : ces carnets ont-ils été conservés ? ; et si oui, comment André Pézard est-il passé des carnets au livre ? Pour répondre à ces questions, de fil en aiguille, j'ai trouvé en deux ans une masse considérable de documents, qui fera sans doute de

*Nous autres à Vauquois* un des récits de la guerre de 14 le mieux éclairés par leur genèse. Je n'ai à cela aucun mérite, autre que l'obstination : le vrai responsable, c'est André Pézard lui-même. Presque toutes mes découvertes ont consisté à exhumer des archives par lui constituées, classées, conservées méthodiquement - et le comble, on le verra, est que j'ai fini par retrouver, il est vrai hors de ses archives, une sorte d'étude génétique faite par lui-même, apportant sa réponse personnelle à la seconde question posée ci-dessus !

Après sa mort, ses papiers ont connu trois destinations : une grande partie a été récupérée et déposée par le Collège de France à l'IMEC (Institut Mémoire de l'Édition Contemporaine) en 2001, où elle a été classée avant d'être donnée par la famille aux Archives nationales et rapatriée en décembre 2012 ; une autre partie importante a été donnée directement aux Archives Nationales au moment où j'ai pris mes premiers contacts en 2011 (don : septembre 2011) ; enfin quelques éléments étaient restés dans son appartement, toujours occupé par sa fille Sylvie, ma cousine, à qui j'ai donc demandé où étaient les fameux carnets, et qui m'a renvoyé aux Archives Nationales. L'archiviste en charge du fonds, Elsa Marguin-Hamon attendait la réunion des papiers, effective en 2013, pour commencer le travail de classement, actuellement en cours (Fonds Pézard, 691 AP). Ma première visite a eu lieu le 1<sup>er</sup> octobre 2012 : j'ai pu constater que les fameux carnets étaient bien là, au milieu d'une centaine d'autres carnets et agendas, mais je n'ai vraiment commencé à explorer et exploiter ces ressources qu'au printemps 2013, sous la conduite d'Elsa Marguin-Hamon, que je remercie vivement.

Pour l'instant j'ai exploré ces archives plus que je ne les ai vraiment exploitées. Mon propos se bornera ici à décrire la géographie du dossier génétique de *Nous autres à Vauquois*, réservant pour une seconde étape l'étude génétique qui s'impose. Au départ, la tâche paraissait simple : une fois retrouvé les carnets originaux, ne suffisait-il pas, ayant le point de départ et le point d'arrivée, de comparer page à page et d'analyser la logique des transformations ? En principe, oui. Mais impossible de le faire sans avoir transcrit. Et impossible de transcrire sans avoir photographié. Les carnets, écrits tantôt au crayon, tantôt à l'encre, souvent de lecture facile, mais parfois tout de même ardue, s'étendent sur près de 600 pages. Fallait-il tout transcrire, ou choisir des zones-témoins, correspondant à tel chapitre du livre ? En même temps que commençait ce travail de transcription, le fonds Pézard découvrait peu à peu ses richesses dans le désordre des explorations. Ces richesses demandaient, elles aussi, des transcriptions, moins pour en faciliter la lecture que pour préparer des « éditions » qui en permettraient la circulation, en particulier quand il s'agissait de correspondances ou de journaux. Je parle de richesses : foisonnement de documents génétiques pour la période 1914-1918, d'abord, évidemment, mais aussi foisonnement d'écrits de jeunesse antérieurs à la guerre, et surtout d'écrits postérieurs qui en prolongeait les échos presque jusqu'à la mort d'André Pézard 70 ans plus tard. Il apparaissait clairement que *Nous autres à Vauquois* n'était pas un témoignage de circonstance, mais le noyau incandescent des écritures de toute une vie. Pour en saisir le sens il fallait explorer l'amont et l'aval. Le livre, en effet, est fondé sur une double et violente ellipse. On ne sait rien du passé du héros qui entre en scène le 26 janvier 1915, le jour de son départ pour le front : comment deviner, sinon par une allusion embarrassée au chapitre IX, que cette guerre, il l'a voulue avec une fureur toute juvénile ? Et l'on ne saura rien du héros qui sort de scène, le 20 septembre 1916, quelques minutes avant d'avoir le genou brisé. A nous de resituer dans le flux d'une vie ce face-à-face avec la mort. Censure, pour l'ellipse initiale, pudeur pour l'ellipse finale ?

Impossible d'en décider sans avoir exploré un dossier « génétique » qui a chance de s'étendre sur toute une existence.

### ***Carnets intimes, carnets de guerre***

Lycéen, puis khâgneux, André Pézard affectionnait les petits carnets. Deux séries principales : un journal personnel tenu de 1906 à 1914 sur huit carnets, dont sept subsistent, pour noter le saillant de la vie quotidienne, découvertes, émotions, pensées, flirt. Et puis, de 1909 à 1913, une autre série, intitulée « φαντασθεντα » (Rêveries, Songes), qui se présente comme un recueil d'aphorismes à la Nietzsche. Chaque pensée, inscrite sur la page de gauche, la page de droite restant libre pour de rares notes de relecture, est numérotée : il y en a 612 en tout. Les sujets sont variés, aucun classement thématique, mais on remarque des obsessions, en particulier une cinquantaine d'entrées consacrées à l'apologie de la guerre et à l'exaltation du sentiment national. Citons seulement : « La guerre est une secousse heureuse qui fait tomber les feuilles mortes » (3 juillet 1910). À quoi font écho dans le journal personnel des remarques comme : « Delenda Germania » (18 janvier 1911). Par leur forme, mais aussi par certaines remarques explicites, ces carnets manifestent l'ambition d'être écrivain. Citons encore : « J'ai en moi un orgueil immense, colossal ; je voudrais faire savoir à tout le monde ce qui le justifie : mes pensées, mes rêves, mes vers, mes théories, et me faire admirer, et aimer ! Je suis ainsi en pensée, et je n'ose pas en réalité [...] ». La pulsion guerrière et le projet littéraire se rencontrant, il achète fin 1911 un carnet « pour n'avoir qu'à le mettre dans ma poche le jour où la guerre éclaterait ». Finalement ce carnet ne sera utilisé qu'en second, parce que sa grand-mère lui en a offert un autre, portant un crayon et fermant par un élastique, « plus pratique à la guerre », qu'il utilisera en premier. Le carnet de guerre a une autre caractéristique : il exclut toute confidence amoureuse et, plus généralement toute allusion à la famille et à la vie civile. André Pézard va donc arrêter le 31 juillet 1914 son journal civil pour entamer le 1<sup>er</sup> août le journal de guerre. Quand il revient en permission à Paris en décembre 1914 et janvier 1915, après ses mois d'instruction à Mamers et au Mans, il reprend le carnet civil pour y parler d'un flirt et note : « Je n'écrirais rien de ceci sur mon autre carnet. Oh ! » (17 janvier 1915). Les cinq carnets de guerre ne parlent pratiquement jamais non plus de la famille, pourtant tendrement aimée (il appelle ses parents et sa jeune sœur « Mes trois »), et les permissions n'y sont signalées que par leurs dates (8-17 septembre 1915, 4-12 février 1916, 25 juillet-4 août), et la dernière par de violents mots de regret : « J'ai le cafard de quitter le régiment – d'autant plus que je quitte aussi ce vieux secteur que nos peines ont rendu si affreux, et si nôtre... Je voudrais être au milieu de tous mes camarades et de mes hommes. Merde ! » (25 juillet 1916). Les analyses psychologiques développées sont rares dans les carnets de guerre, mais d'autant plus saisissantes – en particulier celle du 11 novembre 1915 (qu'il ne reprendra pas dans le livre), où il chante le bonheur d'une vie bien réglée : il se sent à l'aise dans son rôle d'officier et en joie au milieu de ses camarades, joyeux de tenir sa « place de soldat », ce qui lui fait redouter le retour à la vie civile :

Ce soir je me suis pris à penser. Et ma foi c'était bien le premier jour depuis que je suis au front ; car il fait bon ici en faisant son métier ne pas laisser trotter sa cervelle, et faire son métier ; c'est tout.

Alors je me disais que je serai bien emmerdé lorsque j'aurai à reprendre la vie civile, si c'est mon cas.

Tout seul, je ne saurai plus qu'entreprendre. Je n'aurai plus d'ordres à donner ; n'étant plus forcé à prendre à chaque instant des décisions pour beaucoup d'hommes je n'aurai sans doute pas le goût d'en prendre pour moi puisque cela sera inutile : je n'aurai plus à secouer les autres, à les exciter, à les calmer, à les soutenir, à les contenir, à les mener, à les reposer, je n'aurai plus à m'occuper des autres, je n'aurai plus qu'à m'occuper de moi ; et comme c'est menu, mesquin, étriqué ! car pour cela je n'aurai guère qu'à me laisser aller, sans secousse, sans secousse et à subir au lieu de faire, de combiner, de créer et me réjouir. Je n'aurai plus la joie d'être avec mes camarades, d'être mêlé à mes camarades et d'être leur camarade, d'avoir des chefs et des subordonnés, de tenir ma place de soldat placé parmi d'autres. Pourquoi ferai-je ceci plutôt que cela, puisque cela n'intéressera que moi, alors que maintenant et sans peine je suis habitué et fait à me foutre de tout... et qu'alors j'aurai à me refaire des habitudes petites, à me promener dans une vie aux événements beaucoup moins graves et importants qu'à présent.

Zut, zut, zut alors !

J'aurais mieux fait de continuer à ne pas penser. Mauvaise vieille habitude qui revient sournoisement.

La vie, ce n'est pas tout ça.

Nous voici donc devant cinq carnets de guerre, le cinquième interrompu par la blessure. Ces carnets sont à la fois un journal, avec ses fonctions habituelles de mémoire et de soutien psychologique, et un avant-texte, destiné à préparer la rédaction d'une œuvre future. Mais ce ne sont pas à proprement parler des brouillons, le mot supposant une première intuition de la forme d'une œuvre, une certaine continuité, et déjà le calcul d'un effet à produire sur un lecteur, ce dont seul un avenir inconnu pourra décider. Ce sont des notes, des croquis, des essais, des points de repère pour la mémoire, de forme très variée. Le carnet est utilisé pratiquement tous les jours (sauf en permission), tantôt quelques mots, tantôt des notes rapides, tantôt un vrai reportage, quelquefois noté sur le vif, heure par heure (par exemple pour la mine du 14 mai 1916), mais plus souvent rédigé après. On est frappé par le rythme inégal du texte, et par ses changements de fonction : souvent repérage de l'information, parfois expression de réactions fortes, d'admiration ou d'indignation. L'ensemble s'offre à la lecture comme un texte cahotant, hétérogène, souvent allusif : ce « grimoire de la tranchée », selon l'expression même d'André Pézard, n'était pas fait pour être lu par un tiers, c'était simplement le support d'un « art de la mémoire ». On est frappé de la distance qu'il y a entre ces notes griffonnées et les pages superbes du livre : il y a eu un énorme travail littéraire. On aurait du mal à dire où se trouve la plus grande « vérité » de témoignage. Et l'on se demande aussi quelle lecture on aurait pu faire de ces carnets s'ils avaient subsisté seuls et qu'André Pézard n'eût pas survécu.

D'un autre côté, par le jeu d'un double système de renvois, ces carnets débordent indirectement d'une incroyable richesse documentaire. Pendant un an et demi, avec une méticulosité qui ne s'est jamais démentie, André Pézard a tenu dans son journal l'inventaire de toutes les photographies qu'il prenait et de toutes les lettres qu'il envoyait à sa chère famille, à ses « trois ».

La première chose qu'il fait en arrivant au front, le 28 janvier 1915, est de demander à ses parents de lui envoyer un Vest Pocket Kodak, petit appareil à soufflet, et une grande réserve de pellicules, pour faire comme ses camarades (officiers). Pendant tout son séjour au front il prendra soixante-sept rouleaux, soit plus de cinq cents photos. Chaque jour il note dans son journal le n° du rouleau et de la photo, et il indique son sujet. Il envoie les photos à développer à son père, qui lui renvoie des tirages. Sur un petit carnet à part, il en a dressé, à partir du journal, un inventaire complet. Tout a été conservé

jusqu'à aujourd'hui : les négatifs, les tirages, l'inventaire et l'appareil lui-même ; et tout a été déposé, après numérisation des clichés, aux Archives nationales. On peut aujourd'hui faire apparaître sur écran, à côté de l'image du journal, les photos liées à chaque entrée, réalisant ainsi une « édition » illustrée. Nul doute que ces photos elles-mêmes, ou au moins leur souvenir, ont étayé la mémoire de l'écrivain. Elles ne figurent pas dans le livre publié, où il est rarement fait allusion à cette activité de photographe. Avec l'accord d'André Pézard, un choix d'une cinquantaine de photos avait été joint à la réédition du livre en 1974, la dernière publiée du vivant de l'auteur. Ces clichés sont techniquement médiocres et très peu sont liés, bien sûr, à des situations de combat : une vue prise pendant l'assaut de l'église de Vauquois le 2 mars 1915, le cratère creusé par l'énorme mine allemande du 14 mai 1916... Ce sont presque toujours des vues de la vie quotidienne, l'ordinaire des tranchées, des scènes de la vie en seconde ligne ou au « repos », et surtout, grâce aux portraits des camarades, un mémorial vibrant de l'amitié. C'est le rôle de la photo de garder trace, mais il reviendra aux mots de restituer, pour un lecteur, l'impression vécue.

Dans le journal sont également signalées, par un chiffre entouré d'un cercle, toutes les lettres envoyées à sa famille. Numéroté ses lettres était une pratique courante, destinée à alerter sur les lettres égarées. André Pézard écrit à tour de rôle à son père, à sa mère et à sa sœur Hélène des lettres à destination collective. « Dans ma pensée je vous l'adresse à tous trois » (Lettre à Hélène, 22 novembre 1914). Seules les lettres à Hélène ont été jusqu'à présent retrouvées, au nombre de 98, mais leur numérotation nous permet d'évaluer l'ensemble à environ 340. Ces lettres très directes, qui doublent le journal, sont forcément plus explicites et mieux rédigées que lui. Elles ne pratiquent pas plus que lui la censure ou l'ellipse, dépeignant quand il le faut les situations dans leur horreur ou leur pénibilité, mais elles respirent le tonus d'un homme qui a trouvé « sa place » dans la guerre. Certaines parties de ces lettres collectives adressées à Hélène lui sont plus personnellement destinées, ce sont les lettres d'un grand frère attentif qui suit avec tendresse les études et les loisirs de sa petite sœur. Cette note intime manque complètement dans *Nous autres à Vauquois* : plus de famille, plus d'amours, plus de souvenirs de jeunesse, plus de projets d'avenir. L'expérience de la guerre a fait le tri et remis les choses à leur vraie place. Il ne semble pas que, pour rédiger son livre, André Pézard se soit appuyé sur autre chose que sur les carnets, qui eux-mêmes font l'impasse sur l'intime.

Une fois retrouvés les carnets originaux avec leurs appendices, photos et correspondances, comment procéder pour mener une étude génétique ?

### ***Vers une étude génétique***

J'esquisserai ici trois démarches. La première, la plus simple et la plus directe, consiste à comparer le livre aux carnets, et à comprendre le sens et les effets des transformations. La seconde, revenant aux archives, est de chercher si ce travail de transformations a laissé des traces, et les inventorier. La troisième, tout bonnement, de laisser la parole à l'auteur, au cas où il aurait lui-même déjà traité le sujet. On verra que c'est le cas.

Même s'il se présente comme lui sous la forme d'un journal daté, le livre a une allure très différente de celle du carnet : c'est un récit structuré, mis en scène par un auteur qui a survécu. À la continuité de l'enchaînement des dates, glissant vers un avenir inconnu, s'oppose une discontinuité solidement encadrée par une présentation romanesque, qui ne peut être que le fait d'un narrateur rétrospectif. Il domine l'histoire, en met en scène le sens, en ménage les effets. Trois « Parties » aux titres tragiques (La Butte, la Vieille

Butte, La Mort) au rythme interrompu (8, 8 puis 4 chapitres). Les titres plus variés, parfois énigmatiques, des vingt chapitres suggèrent les fluctuations, entre enlèvement et rebondissement, d'un roman feuilleton. Les chapitres eux-mêmes ont des sous-parties non titrées annoncées en chiffres romains, elles-mêmes souvent divisées par des grappes de trois astérisques, puis quelquefois par la respiration d'une ligne sautée, sans que ces divisions correspondent régulièrement à celles des entrées datées du journal, qui sont parfois enchaînées, parfois au contraire morcelées. Il y a tout au long du livre la recherche discrète et raffinée d'un rythme fluide : c'est là qu'il faut voir la présence de la musique, bien plus que dans l'insertion ponctuelle de quelques portées de chansons populaires ou d'airs de Chopin. Les carnets produisaient un texte chaotique, forcément imprévu, inorganisé et surtout très répétitif. Le livre va choisir, éliminer beaucoup de choses, en développer certaines et en puiser directement dans la mémoire d'autres qui n'ont pas été écrites. Chacune de ces « choses », articulée souplement, va devenir un petit « morceau », au sens musical encore : non seulement parce que le style en a été soigné, mais d'abord parce que chacune d'elles a sa composition interne : une attaque, un développement et une chute ; ces morceaux forment des séries (descriptions, dialogues, portraits, scènes d'action, etc.) que la progression du livre tisse de manière variée, en puisant dans les carnets ou dans la mémoire. La comparaison directe des carnets et du livre montre donc qu'il ne s'agit pas d'une simple « édition », d'une mise au propre par élagage et réécriture, mais d'une complète recreation littéraire faite en tenant compte de l'effet à produire sur le lecteur pour lui donner la « note » juste de ce qui fut vécu. On est frappé par l'honnêteté scrupuleuse de ce travail de recreation : aucune réinterprétation, aucun commentaire ajouté. Les nombreux passages développés sont fondus dans la trame du journal réel qui affleure régulièrement. L'essentiel des commentaires rétrospectifs et des interprétations est réservé pour l'extraordinaire dernier chapitre, à la fois oraison funèbre, hymne à l'amitié et adieu nostalgique à la guerre.

Pour rendre manifeste l'écart entre les carnets et le livre on peut avoir recours à deux méthodes très simples : l'une quantitative, l'autre thématique. Je m'y suis essayé sur différentes zones des Carnets que j'avais transcrites, en particulier les chapitres I à IX et le chapitre XIII. Prenons le cas du chapitre IX, « La Vieille Butte », qui couvre la période du 9 mai au 13 juin 1915. Première constatation : le texte du chapitre (43 200 signes) est deux fois plus long que la portion correspondante des carnets (23 700 signes) : on ne s'en étonnera pas. Mais sur les 36 jours couverts, 30 font l'objet d'une inscription dans les carnets, seulement 14 dans le livre. Dans celui-ci on saute sans explication du 9 au 22 mai ! Moins nombreuses, les entrées du livre sont parfois beaucoup plus étendues. L'entrée initiale du 9 mai est dix-huit fois plus longue que la note correspondante du carnet ! C'est sans doute un record. Vient ensuite celle du 3 juin, sept fois plus longue. Dans les deux cas, la raison est la même : le livre développe quelque chose qui est absent du carnet (3 juin, une conversation sur l'amitié avec son ami Fairise) ou indiqué d'un seul mot (9 mai, un macchabée dans un arbre, objet d'une photo). J'ai essayé de représenter par un graphique cette différence de rythme (voir schéma ci-contre). Cette représentation apparaît vite dérisoire si l'on interprète comme une « déformation » (infidèle à la vérité du carnet) un écart qui est en réalité création d'une forme (fidèle au souvenir du vécu et apte à le transmettre à un lecteur). Rien n'est développé dans le carnet, tout y est allusif et répétitif, avec parfois des amorces de rédaction ou des commentaires laconiques et incisifs. L'auteur du livre choisit, organise, développe. Il entrelace habilement des descriptions qui varient l'angle de vue (9 mai, vue d'ensemble depuis la seconde ligne ; 22 mai, tranchées en première ligne devant les ruines de

l'église ; 24 mai, ronde en première ligne, etc.) avec une gamme d'épisodes guerriers le plus souvent passifs (23 mai, une « séance de crapouillotage » ; 24 mai, une mine française, exécution d'un ordre idiot ; 28 mai, un bombardement vu à l'abri depuis la seconde ligne ; 6-7 juin, une attaque au lance-flammes, stupide, vue de loin : 10-11, mines allemandes) en même temps qu'avec un échantillonnage de croquis de relations humaines (24 mai, conversations avec ses poilus ; 3 juin, conversation scandalisée avec Boucheron et grande conversation avec Fairise sur la guerre et l'amitié, le cœur du livre et la préparation du chapitre XX). La dernière entrée du chapitre (13 juin) résume l'action (liste des bombardements de la veille) et peint le monde tel que le voit l'auteur depuis le fond de son abri de rondins. Il reprend pour finir une image employée au début du chapitre : « je sens la croupe de la Butte qui se soulève dans le calme », comme si, dans ce chaos apocalyptique, en un mois rien ne s'était passé. Du grand art.

La seconde approche possible de cette genèse serait d'explorer les traces qu'André Pézard a lui-même conservées de son travail. Comme s'il avait prévu notre curiosité, il s'est comporté en archiviste. La découverte progressive de ces états intermédiaires, essais et ébauches a été passionnante, mais il est hors de question de l'exposer ici en détail. C'est un des handicaps des études génétiques : le déchiffrement, le classement, puis l'interprétation de centaines de pages de brouillon demandent beaucoup de méticulosité et de mémoire au critique, et encore plus de patience au lecteur. La genèse de *Nous autres à Vauquois* s'est étendue sur un an, du printemps 1917 au printemps 1918, et notre découverte des différentes traces qui en restent, au milieu de l'ensemble des papiers personnels et intimes d'André Pézard, sur trois ans. Je n'en donnerai ici qu'une vue cavalière. Une première constatation : André Pézard semble avoir conservé surtout des traces du travail *final* de rédaction. Peu de choses sur le début, l'attaque du livre qui, on le verra ci-dessous dans ses confidences, lui a été si difficile : il a juste gardé les quelques pages trop bavardes (la première nuit en train vers le front) auxquelles il a substitué un incipit elliptique, vrai départ du livre. Aucune trace, surtout, de l'immense travail de choix des morceaux développés à partir des carnets et de leur enchaînement : ce travail ne nous est accessible que par la méthode que j'ai esquissée ci-dessus, la comparaison du carnet et du livre. La première, et seule, version de travail du livre qui ait été conservé est en fait déjà la dernière : un manuscrit complet, de **3XX** pages, soigneusement rangé par chapitre, visiblement prêt à être dactylographié (les archives contiennent aussi la dactylographie qui a dû servir à l'impression). C'est un objet émouvant, parce qu'il offre d'innombrables traces physiques de travail. Non seulement le texte, certes mis au propre, porte encore un nombre appréciable de corrections, d'ailleurs toujours bien lisibles, mais la plupart des pages sont constituées de collages raboutés, ou superposés, de mises au propre de fragments. C'est le côté paperolles proustiennes – avec cette différence que les montages respectent le format des feuilles (21 x 27 cm). Mais il y a une surprise de taille : après la fin du chapitre XX et dernier, un dossier supplémentaire regroupe plus d'une centaine de « chutes » de ces montages, languettes de papiers dont le contenu a été mis au propre dans la version finale, mais qui se présentent comme des superpositions vertigineuses de corrections : ce n'est plus Proust, c'est le Flaubert de *Madame Bovary*. Il semble incroyable que ce tout jeune écrivain ait si méticuleusement conservé les traces, souvent à la limite de l'illisible, du travail stylistique final de son livre. Il ne s'agit que de style : pas d'addition ni de déplacement. On verra que, dans ses confidences à Jean Norton Cru, André Pézard dit avoir été « intoxiqué par l'atmosphère littéraire » qu'il dégagait. De fait, les descriptions sont souvent de vrais poèmes en prose. Je n'en donnerai qu'un bref exemple, choisi dans

le registre agréable, au début du chapitre IX, mais ce travail stylistique s'applique aussi bien aux horreurs de la guerre qu'aux beautés de la nature.

*Texte du carnet :*

Il fait toujours aussi beau temps. La verdure immense est déjà moins naïve et ressemble moins à de la salade. Voilà un splendide horizon.

*Brouillon, version initiale :*

La jeune verdure, couleur de salade, a naïvement envahi tout l'horizon et badigeonne de teintes naïves les pointes des arbres. Les ondulations calmes des forêts s'allongent au soleil et s'enlacent jusqu'à l'horizon, de plus en plus déliées et bleues.

*Brouillon, version finale (publiée) :*

La verdure tardive, couleur de salade crue, a tout d'un coup envahi l'horizon et badigeonne naïvement les pointes fines des branches. Les ondulations des forêts s'allongent au soleil et s'enlacent jusqu'au bout du ciel, de plus en plus calmes, déliées et bleues.

Si ce manuscrit final ne nous donne accès qu'à ces ultimes et délicates mises au point, d'autres petits ensembles qu'André Pézard a conservés nous offrent en revanche des aperçus impressionnants sur certains aspects de la genèse du livre et sur sa toile de fond.

Cinq feuillets témoignent de la genèse du « paratexte » : une dizaine d'essais, qui peuvent paraître laborieux, à la recherche d'un titre pour le livre lui-même : variations autour de « La Butte » (*les Français sur la Butte, Guerre sur la Butte, Patience sur la Butte, La Butte où nous étions*, etc.), avec des essais de mise en page du titre finalement choisi et de son sous-titre ; et surtout une page hallucinante d'essais de titres pour les trois Parties et les vingt Chapitres du livre (voir reproduction ci-contre).

On trouve surtout deux ensembles de feuillets petit format, parfois datés (toujours 1917), l'un d'une soixantaine, l'autre d'une vingtaine de pages. Il s'agit, pour le premier, d'une sorte de journal spirituel, débattant des grands problèmes de la vie et de la mort, de la violence, de la religion, réflexions qui passeront dans l'implicite dans le livre, où André Pézard s'abstiendra d'ajouter tout commentaire – sauf dans le chapitre XX, dont ces notes constituent en partie la genèse. Elles confirment ce qui peut échapper à la première lecture du livre : qu'il s'agit autant d'une autobiographie spirituelle que d'un témoignage de guerre. Le second ensemble de feuillets mêle à ces notes spirituelles des repérages musicaux, airs et paroles de chansons, notations d'airs de Chopin aussi, repérages dans lesquels il puisera pour harmoniser son récit. Dans ces deux ensembles de feuillets bat le cœur du futur livre : c'est le lieu de sa véritable genèse.

En attendant les résultats de cette étude génétique des « avant-textes », une troisième méthode consistera à consulter dans « l'après-texte » ce que l'auteur lui-même a dit de la rédaction de son livre. Nous avons la chance qu'il en ait retracé l'histoire dans une lettre autobiographique de 38 pages écrite le 8 juin 1927 en réponse aux questions de Jean Norton Cru. Je donne en conclusion des extraits, que j'ai sous-titrés, de cette lettre pleine de lucidité et de pénétration. Comme toutes les autres lettres d'André Pézard à Jean Norton Cru, elle est conservée aux Archives de la ville de Marseille, dans le fonds Cru/Vogel (46 II 3). Et je renvoie, pour plus de commentaires, aux deux interventions suivantes : « Un trio d'amis, six correspondances : Cru, Cazin, Pézard » (colloque « Autour de Jean Norton Cru », Genève, 12-13 décembre 2014) et « L'après-coup de la guerre » (colloque « Écrire en guerre. Archives privées, usages publics », Archives nationales, 22-23 janvier 2015).



\*

## Extraits de la lettre d'André Pézard à Jean Norton Cru, 8 juin 1927

### ***Un projet plus ancien que la guerre***

Entre le printemps et l'été de 1917, c'est-à-dire après ma sortie de l'hôpital, j'ai voulu me mettre à réaliser ce projet d'écrire mes mémoires. Projet ancien. Projet plus vieux que la guerre. En 1913, ou même décembre 1912, ma grand-mère m'avait donné un carnet assez épais, mais facile à mettre en poche, pour prendre, disait-elle, des notes en classe. Je l'avais réservé, dans un tiroir, avec un crayon tout taillé, pour le jour où la guerre éclaterait et où je m'engagerais. (Je suis d'ailleurs parti sursitaire en août 14). Vous voyez que l'idée fixe vient de loin.

### ***Le travail littéraire, nécessaire trahison***

J'ai donc rempli mon gros carnet, et deux ou trois autres après, de notes au crayon ou au stylo, griffonnées n'importe comment, et partout. Un échantillon des moins tripatouillées est du 20 sept. 16. [...]. En relisant, il n'y a que ce genre de récits qui me paraissent acceptable. Je dis acceptable : pour moi, qui n'ai besoin que de points de repère pour ressusciter tout cela, bouillonnant. Je me rends compte que pour un public civil, c'est bien maigre. J'ai cherché ailleurs à compléter, à décrire plutôt qu'à faire allusion, afin que l'imagination du lecteur ne s'éparpille pas à faux en lui bâtissant des images gratuites. C'est cela qui est difficile. Parce que là, il y a travail ; travail de l'auteur ; travail littéraire ; qui semble une trahison au bonhomme de l'action. Le poilu en veut à l'embusqué. C'est tout cela qui m'irrite aujourd'hui, et pourtant c'est indispensable, sans quoi il n'y avait qu'à recopier le grimoire de la tranchée.

### ***Début difficile***

Je suis resté (il s'agit de ne pas exagérer) je peux dire honnêtement cinq ou six après-midi (si j'en croyais l'impression de peine que j'en ai eue, je dirais un mois au moins) à contempler de deux heures à cinq heures mon papier blanc ; à me lever, à me promener, à me rasseoir, sans pouvoir commencer le travail d'inventaire pour enchères publiques après décès. [...] Après cela a marché sans peine, comme un travail de bon élève. À Bonnières (sur la Seine, ligne de Rouen, en août et septembre) je montais chaque après-midi dans ma chambre et j'y pondais pendant 2 ou 3 heures. La fin a été écrite à la fin de septembre et en octobre.

### ***Fin facile***

Ensuite j'ai revu tout mon manuscrit, dont certaines pages présentent en ratures et surcharges peut-être plus de noir que de blanc ; ne soyons pas méridional – mettons l'aspect d'une grille de mots croisés, repentirs et cases noires comprises. Cela m'a pris très longtemps et ne m'a pas ennuyé. Je crois que j'étais alors intoxiqué par l'atmosphère littéraire que je finissais par dégager. Il y a certainement dans ces corrections beaucoup de bonnes choses, de simplifications ; c'est peut-être le premier jet qui était parfois prétentieux.

### « *Peut-être de la Musique ?* »

C'est ce que j'ai essayé dans mon dernier chapitre, que j'aime beaucoup [...]. Il y a dans ce dernier chapitre l'artifice qui consiste à répéter des choses déjà dites en simplifiant les contours, en adoucissant l'expression, et en se promenant arbitrairement à travers le temps ; ce que fait le souvenir. C'est peu comme moyens utiles. Il y a aussi le procédé qui consiste à dire : « je vois cela comme en rêve, comme à travers un brouillard, etc. etc. ». Ce qui ne donne aucune impression réelle. Ce n'est qu'une invite adressée au lecteur complaisant.

### *Sélection et composition*

Passons vite à votre question suivante : 180 jours notés sur 604, soit 30%. Le nombre importe peu. J'ai écrit jour par jour, heure par heure et souvent minute par minute. J'ai laissé tomber énormément de choses. Cela m'a parfois coûté. [...] La plus grande partie de ce que j'ai laissé tomber, c'est par raison, et cela tient à la composition en *chapitres*. Il me semble me rappeler que j'ai hésité longtemps. Je me suis probablement (?) fait l'objection qu'un journal continu ressemblerait mieux à ce qu'avait été mon carnet. Il est à peu près certain que si j'ai pourtant préféré ce procédé artificiel et littéraire à première vue, des chapitres, ce n'est pas par un souci classique, artificieux et littéraire. Il s'est produit, sans que je le veuille, en moi, une organisation élémentaire des souvenirs : une tache verte et noire, l'Argonne ; une tache grise : Vauquois ; une tache de soleil blême, un autre Vauquois ; une tache bleue et verte, les bois, etc. ou bien au moral : du morose, du farouche, du comique, de l'hallucinant ; cela se découpait tout naturellement en périodes de repos et de lignes ; quand deux repos successifs ou deux gardes successives se ressemblaient trop, bien que séparés par une tranche intermédiaire, je crois que j'ai coupé.

### *Exactitude*

Quant à l'élaboration des données, voici : les dates, heures, lieux, aspects des lieux, état du ciel, tout cela est évidemment pris tel quel dans les carnets. La marche des événements (développement d'une attaque ou d'une marche) aussi. J'ai remplacé les hiéroglyphes par des phrases, et bouché les trous. C'est une traduction plus qu'un remaniement.

### *Paroles*

Les *paroles* – ah, ça c'est plus difficile : les exclamations des autres ou de moi ont souvent été notées sur le carnet. Même les phrases brèves sont à considérer comme très fidèles (exemple : celles de juillet 15 en Argonne) et même non notées, j'en entendais et j'en entends encore le son dans ma tête. Les conversations, vous le dites vous-même, n'ont pu être notées. Celle que je mets à la date du 26 avril par exemple est entièrement reconstituée telle qu'elle aurait dû être [...] Les propos les plus ressemblants ne sont d'ailleurs pas forcément les miens : on est souvent moins frappé par ce qu'on dit soi-même (pas de surprise) que par ce que disent les autres.

**Poilus**

Vous avez pu remarquer que je fais bien peu parler entre eux les poilus. Il n'y a guère que des propos dits dans l'action ou commentant le décor, ou les nouvelles. Il n'y a rien, hélas, qui représente simplement la *vie*, la vie vivante (guerre mise à part) ; les petites préoccupations du manger et du dormir, les joies et les misères de chaque minute, le sac et le fusil. Là je sens qu'il y a un trou, que vous ne signalez pas ; et pourtant vous me parlez de Genevoix. Entre tous les écrivains de guerre je trouve Genevoix admirable parce qu'il est le seul qui sache faire parler naturellement ses bonhommes. Il m'enchanté avec une discussion de cuisinier et un topo de coiffeur.

**Rêves de guerre**

Si je n'avais pas rempli trois douzaines de pages, je vous parlerais de mes rêves de guerre, et de leur famille, et de leur évolution. Mais réellement, vous avez beau me demander une réponse longue, vous ne me demandez pas de vous mettre à mort.

\*